

L'habiter à l'épreuve de la culture mondialisée

Nassima DRIS

Introduction

Dans le contexte d'incertitude et de changement constant des sociétés contemporaines travaillées par divers courants idéologiques, la mondialisation apparaît comme un « fait social total » orientant la vie quotidienne jusqu'aux valeurs et aux modèles familiaux. L'impermanence et la transversalité qui la caractérise, contribuent à l'émergence d'une société réflexive, polycentrique et multidimensionnelle dépourvue de principe d'unité ou de cohésion¹. La mondialisation ne connaît pas non plus les cloisonnements spatiaux. Ainsi, l'analyse porte sur les paradoxes de l'ancrage territorial face à la mouvance généralisée. Il s'agit d'interroger les manières d'habiter au regard d'un urbanisme planétaire censé représenter les nouvelles aspirations des sociétés globalisées. La question est de savoir comment à travers l'acte d'habiter, se négocient et se réinventent les relations, les rôles, les liens à l'échelle locale et de mesurer l'impact d'une approche socio-anthropologique de l'espace dans un monde dit « globalisé ».

Repenser l'habiter, repenser la société

La cité dite « globale² » est marquée par un double mouvement, celui des personnes les plus qualifiées pour qui la mobilité est un outil privilégié pour développer des compétences et celui des migrants les plus démunis à la recherche d'un monde meilleur. Mais au-delà du phénomène migratoire, la flexibilité aboutit à une forme sociétale (la société moderne) qui se caractérise par la « permanence de l'éphémère³ » et la « durabilité du temporaire⁴ ». C'est ainsi que la flexibilité et la mobilité sont identifiées comme le fondement des sociétés modernes. Dans ce processus, deux réalités opposées se distinguent : d'une part, une flexibilité à l'échelle planétaire où l'espace n'est plus une contrainte, il peut être traversé facilement, sous sa forme réelle ou virtuelle ; d'autre part, le monde de ceux qui sont ancrés dans la

localité par choix ou par contrainte. Il s'agit donc de deux mondes ou deux visions du monde et deux stratégies du rapport à l'espace mondialisé qui ne s'opposent pas forcément mais s'entrecroisent inévitablement. C'est en ce sens que l'ancrage et la fixité ne peuvent être minorés. Dès lors, l'hypothèse selon laquelle la complexité des sociétés augmente la capacité d'identification à l'autre, amène à considérer la mondialisation comme un « processus massif d'intégration »⁵ des individus. En effet, cette « Société-Monde » gratifie l'individu d'aptitudes réelles d'identification au-delà de ses frontières.

La complexité des phénomènes sociaux contemporains conduit à déconstruire le concept central de « société » considéré comme inadapté du fait de son lien avec l'émergence du capitalisme industriel en Europe occidentale et en Amérique (Urry, 2005 ; Bauman, 2007 ; Touraine, 2013). Les nouvelles perspectives s'appuient sur l'idée d'une inévitable déconstruction conceptuelle. Trop rigide et trop contraignant, le concept de « société » ne couvre pas les situations sociales nouvelles marquées par des mobilités multidimensionnelles et des temporalités multiples. En ce sens, l'*habiter* se fonde sur des associations complexes d'« appartenir à » et de « voyager » en deçà et au-delà des fonctions nationales⁶. Par conséquent, le lieu implique des relations sociales élargies et s'inscrit de fait dans des dimensions spatiales beaucoup plus étendues. Il s'agit donc de considérer plusieurs entités spatiales au regard de notions connexes comme les réseaux, les mobilités, les fluidités, etc. Si le lieu implique un processus de relations sociales, il s'inscrit dans des dimensions à géométrie variable, du plus proche au plus lointain.

Il est intéressant de rappeler ici l'hypothèse selon laquelle la généralisation de l'urbain n'est rien d'autre qu'une transformation du monde dans lequel nous vivons : « L'urbain, cette virtualité en marche, cette potentialité qui déjà se réalise, constitue un champ aveugle pour ceux qui s'en tiennent à une rationalité déjà dépassée et c'est ainsi qu'ils risquent de consolider ce qui s'oppose à la société urbaine, ce qui la nie et la détruit au cours du processus même qui la crée, à savoir la ségrégation généralisée, la

¹ - COHEN E., « La mondialisation : un fait social total », *Sociétal*, avril 2001.

² - SASKIA S., *La globalisation. Une sociologie*, Paris, Gallimard, 2009.

³ - BAUMAN Z., *Le présent liquide*, Paris, Seuil, 2007.

⁴ - *Idem*.

⁵ - ELIAS N., *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991.

⁶ - URRY J., *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, A. Colin, 2005.

séparation sur le terrain de tous les éléments et aspects de la pratique sociale, dissociés les uns des autres et regroupés par décision politique au sein d'un espace homogène⁷ ». Dans cette perspective, l'urbain correspond à une ère historique de transformations sociales dans laquelle la société entière devient urbaine. Il s'agit donc d'un monde urbain à partir duquel se construisent de nouveaux paradigmes pour repenser la société dans son ensemble à la lumière de la mondialisation. La ville contemporaine et l'*habiter* sont au centre de cette réflexion.

L'invention des façons de vivre

Toute approche de l'*habiter* s'inscrit dans un processus dynamique définissant et redéfinissant constamment les repères identitaires liés à un milieu. Dans cette perspective, l'*habiter* correspond à des façons « d'être-au-monde », au sens d'exister, d'« être présent » (Dasein), et de se réaliser dans l'*habiter* : « quelles que soient les conditions dans lesquelles il se trouve, l'être humain invente et fabrique une poésie à sa manière et n'habite que lorsqu'il réussit à s'orienter et à s'identifier en expérimentant un milieu » (Heidegger, 1958). Ainsi, l'*habiter* dépasse largement les notions de « refuge », de « toit », de « logement ». Les formes d'habitat vernaculaire ainsi que les formes nouvelles de construction observées dans des contextes sociaux, géographiques et historiques différenciés rendent compte de l'adaptabilité des populations à un environnement social et naturel de proximité mais aussi de l'organisation culturelle qui intègre la créativité et l'inventivité. Dès lors, l'*habiter* résulte de la rencontre d'une multiplicité de critères complexes tels que la diversité des façons de vivre, les modèles culturels, les contingences de la vie quotidienne, les rapports à autrui, à la nature et au paysage, etc. C'est en ce sens que la « maison kabyle » de Bourdieu⁸ demeure une référence en la matière. Elle renseigne sur les invariants d'une culture dans laquelle l'*habiter* apparaît comme le résultat d'une « production culturelle spécifique⁹ ». Chaque culture a sa propre façon de concevoir l'agencement des espaces, les seuils de l'intimité, les coprésences... Mais chaque société possède aussi ses propres codes pour gérer l'opposition dedans/dehors et la relation à l'altérité. Cependant, l'*habiter* est mis à mal par la domination de la technique, du pouvoir politique et de l'économie capitaliste¹⁰. On sait combien cette domination a été néfaste pour l'urbanisme moderne qui a produit l'« anti-ville » ou la « non-ville ». Qu'en

est-il aujourd'hui à l'heure où « le droit à la ville » revient dans les débats académique et politique ? Si la complexité de la réalité sociale contemporaine confirme l'idée selon laquelle l'*habiter* ne peut se satisfaire de prouesses techniques, elles mettent en lumière le lien étroit entre les manières d'habiter et la logique de l'expérience inscrite dans le temps long des sociétés. En effet, les individus produisent un savoir sur eux-mêmes grâce à l'invention continue de l'*habiter* selon un processus réflexif en lien avec l'environnement social et naturel, les valeurs culturelles, les risques et les contingences du quotidien.

Il s'agit d'observer la corrélation espace/société dans sa dynamique propre, en tenant compte de la recomposition permanente des sociétés grâce à leurs propres ressources et à l'impact évident de la mobilité. L'espace n'est pas un simple support des pratiques, il n'est pas non plus un simple produit. Il est une des formes du social qui par ses caractéristiques propres, renseigne sur les valeurs sociales et leurs transformations. L'analyse spatiale des phénomènes sociaux nécessite des approches mettant à contribution de façon concomitante, la dimension matérielle de la vie sociale, les valeurs et les formes de sociabilité. Les analyses spatiales supposent une extension du champ de l'investigation à des notions diverses des sciences humaines et sociales (échanges, flux, hétérogénéité, images, représentations, polyvalence, etc.). A cela s'ajoute la question de l'échelle de pertinence pour saisir le sens des valeurs, des cultures, des mémoires, des temporalités ou encore, du rapport à l'environnement.

L'*habiter* au regard de la localité

La localité est entendue, ici, au sens de construction d'un savoir des sociétés sur elles-mêmes dans des espaces identifiés. Cela implique des compétences individuelles et collectives formant un dispositif d'actions dans un environnement social et naturel de proximité. Il ne s'agit pas d'un savoir figé mais d'un processus dynamique dont la finalité est une inscription durable dans un espace évolutif. Ce processus est à l'origine de formes spatiales diversifiées inscrites dans des temporalités longues. Il donne à voir des socialités singulières, leurs structures, leurs valeurs, leurs mutations... Cette perspective amène à considérer les caractéristiques socio-anthropologiques de la société propres aux formes de l'*habiter*. Si à l'évidence, les conditions sociales, politiques et économiques contemporaines maintiennent les réalités sociales dans une situation en devenir permanent, la mouvance généralisée n'exclue en rien les questions sur les fondements et le socle sur lesquels reposent les identités.

⁷ - LEFEBVRE H., *Espace et politique*, Paris, Anthropos, 1972, p. 80.

⁸ - BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève/Paris, Droz, 1972.

⁹ - HALL E.T., *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1966.

¹⁰ - LEFEBVRE H., *op. cit.*

Quand la mondialisation donne à voir les transformations rapides et constantes des sociétés, elle met en lumière de la même façon les singularités et les spécificités locales. Dans ce dispositif, il n'est pas question de considérer la localité comme l'expression d'un repli ou d'une résistance au changement mais comme une forme d'interaction dans laquelle le global « réveille le local¹¹ ». C'est ainsi que le niveau global réinterroge les proximités, les formes d'ancrage et le sentiment d'appartenance aux lieux mais aussi les rapports à l'extériorité et à l'altérité. Autrement dit, l'organisation de la vie sociale suppose des relations subtiles entre les implications locales (circonstances de coprésence) et l'interaction à distance (rapports entre présence et absence)¹². La distanciation spatio-temporelle, entendue comme processus d'étirement des relations par lequel les réseaux s'organisent et s'intensifient à l'échelle planétaire, inscrit les relations sociales dans une géométrie variable : « Lorsqu'on étudie une ville aujourd'hui, dans n'importe quelle partie du monde, on comprend que ce qui survient localement est susceptible d'être influencé par des facteurs - tels que les marchés mondiaux des monnaies et des denrées - survenant à une distance indéterminée du contexte local¹³ ». Face à ces réalités, les réponses sociales et culturelles sont multiples et aboutissent à des formes socio-spatiales où s'imbriquent le local et le global. Ce modèle de la modernité se traduit par des situations où la coexistence des contraires transforme et complexifie les formes sociétales : « pénurie et croissance », « richesse et pauvreté », « développement technologique et catastrophe écologique », « liberté individuelle et retour au totalitarisme ». En ce sens, l'*habiter* est un puissant indicateur des oppositions majeures qui structurent les sociétés modernes.

La visibilité de plus en plus manifeste de multiples identités locales, ethniques ou religieuses, ne peut cacher les effets à court ou à long terme du processus de la mondialisation sur les relations de proximité. En effet, pour exister et se reproduire, les sociétés locales s'insèrent de fait dans l'économie libérale et se soumettent à un « supercapitalisme hyperconcurrentiel » à l'échelle planétaire. Or, cette pression « externe » a conduit, sur le plan des pratiques, à la redécouverte voire la réinvention des traditions locales et sur le plan de la recherche, à l'émergence de compétences croisées entre « autochtones » et « étrangers » pour mieux saisir les nouvelles réalités sociales.

S'il s'agit de comprendre le sens du changement en interrogeant les fondements des sociétés humaines et en mettant à jour la

réinvention des lieux et des liens, cette démarche n'est pas à proprement parler une idée nouvelle. Les écrits précurseurs de Simmel¹⁴ analysent l'espace et le territoire comme une construction sociale hétérogène dans laquelle interagissent des individus indigènes et étrangers. Dans cette perspective, l'espace est abordé comme réalité sociale à la fois matérielle et représentée dans laquelle l'identité et l'altérité sont indissociables dans la mesure où l'extériorité n'est qu'une forme particulière de l'intériorité. L'espace habité, délimité, identifié n'est pas un simple jeu d'un rapport dual, entre l'individu et son terroir, mais bien plus une construction à trois dans laquelle l'étranger tient un rôle tout aussi important. Cette approche de l'*habiter* met en exergue l'interaction de l'enracinement et du mouvement et montre que c'est bien dans le rapport de la distance et de la proximité que se jouent les formes sociétales. L'*habiter* n'est rien d'autre que le résultat de l'expérience individuelle et sociale qui se construit dans l'espace et dans le temps.

Le clocher penché... ou l'*habiter* en actes

Au-delà des aspects techniques, l'acte d'habiter s'apparente à une rencontre, celle qui réunit l'espace concret à l'espace abstrait ou mental. L'espace de la représentation et l'espace social sont ici associés pour instruire l'acte d'habiter. C'est ce qui permet l'hétérogénéité des savoir-faire en matière de production spatiale mais aussi de pratiques et d'usages spécifiques liés aux caractéristiques socio-anthropologiques.

La diversité des formes architecturales contemporaines témoigne de cette rencontre. Car ni l'espace ni les formes architecturales et urbanistiques ne sont neutres. Bien au contraire, ils sont un discours sur les aspirations, les désirs et les rêves de ceux qui les habitent. De cette dialectique entre forme et contenu se dégagent les ambivalences entre la réalité des sociétés et ce qu'elles voudraient être. Cela revient à dire que l'habiter ne peut être observé comme un simple arrangement mais comme une expérience dynamique qui, dans l'interaction avec autrui et avec l'environnement, évolue en intégrant des dimensions nouvelles. Dans cette construction s'entrecroisent ce qui est universel, commun aux êtres humains et ce qui est singulier, propre au contexte local.

En mettant en lumière les singularités du local, le rapport habitat/habiter permet, en effet, de relativiser l'idée généralement admise de l'uniformisation inéluctable des sociétés.

¹¹ - BOURDIN A., *La question locale*, Paris, PUF, 2002.

¹² - GIDDENS A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 70.

¹³ - Idem.

¹⁴ - SIMMEL G., *Sociologie. Etude des formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999.

Car si la spatialité n'échappe pas aux effets de la mondialisation qui « délocalisent », « déterritorialisent », « déspatialisent », elle fonde l'identité de façon « provisoire » et « changeante » certes, mais anthropologiquement indispensable à la réconciliation de l'humain avec son environnement¹⁵.

Parmi les nombreux exemples pouvant illustrer cette problématique, celui de Saint-Léger-aux-Bois, un petit village normand, est significatif. Il s'agit d'une localité dont les habitants ont manifesté leurs préoccupations face aux décisions prises à l'encontre d'un patrimoine. Pour les habitants, l'identité du village se trouve dans le clocher penché de l'église qui, selon eux, distingue leur village des autres villages de la région et lui donne une visibilité régionale et même au-delà, grâce aux visiteurs potentiels. C'est ainsi que la réhabilitation du clocher, rendue nécessaire par le risque d'un effondrement imminent, a amené les habitants à exprimer leur attachement à cette singularité et ils ont veillé à ce que le redressement du clocher, même justifié techniquement, ne soit pas total.

A travers cet exemple, il est possible d'identifier un processus de construction d'une identité locale autour d'un objet architectural considéré par les habitants comme majeur et singulier. Les liens qui se nouent entre l'architecture et les individus constituent un élément essentiel de l'identité : « L'architecture est le seul moyen dont nous disposons pour conserver vivant un lien avec un passé auquel nous sommes révéables de notre identité et qui est constitutif de notre être »¹⁶.

Edifiées au XVI^e siècle, la Tour de Mailly et l'église communale au clocher penché constituent l'ensemble patrimonial du village de Saint Léger aux Bois (Seine-Maritime). Pour la plupart des habitants, ces deux éléments architecturaux incarnent « le petit plus » que les autres villages de la région n'ont pas. L'église se situe au centre du village. Par la forme exceptionnelle de son clocher, elle est considérée comme « une exception », « une richesse », « un patrimoine unique » qui témoigne de l'histoire du lieu :

- « Ils sont rares les clochers penchés. Il y en a qui donnent l'impression d'être penchés et qui ne le sont pas ».

- « Chaque village a son truc historique mais là c'est tout à fait particulier. Le clocher penché et une tour, on n'en voit pas beaucoup aux alentours ».

- « C'est bien pour le village parce que ça donne un patrimoine historique, ça fait partie de l'histoire du village ».

Il se dégage de cet exemple, une relation étroite et vivante entre les habitants et ce qu'ils considèrent comme étant des témoins de leur identité. Après un événement malheureux, un incendie qui a ravagé la sacristie et l'avis des experts pour une intervention sur le clocher risquant de s'effondrer, les habitants voudraient pouvoir influencer les prises de décision concernant le sort du clocher penché :

- « Ce qui est important dans le village, c'est l'église et le clocher penché mais s'ils le redressent... Il ne nous reste plus rien ».

- « Ah! Pas de redressement du clocher hein! Faudrait le refaire de travers comme il était ».

- « Bon, le consolider, le redresser même un petit peu mais qu'il reste toujours un peu penché [...] parce que sinon, il perdrait son histoire, ce clocher. Et puis je pense que tous les habitants en voudraient au maire, enfin au conseil municipal ».

La construction d'un référentiel identitaire face à l'uniformisation témoigne d'une façon d'être au monde, d'exister en valorisant ses propres repères. Des résultats comparables ont été obtenus dans le quartier du Petit Bayonne¹⁷ où il est question d'une identité basque en rapport avec le patrimoine. Les habitants interrogés ont conscience de l'identité du territoire où ils vivent et manifestent le sentiment d'appartenir à une identité spatiale définie par des référents patrimoniaux tels que les maisons basques traditionnelles, l'église Saint André et la langue basque.

Les liens que les habitants tissent avec les lieux dans lesquels ils habitent, aboutissent à la formation d'un sentiment d'appartenance à une histoire, un environnement et une identité partagés sans que cela ne se traduise forcément par une posture de repli. C'est bien dans les arrangements entre circulation et ancrage, que réside la complexité des sociétés contemporaines.

Conclusion

Le paradoxe de la mondialisation est de rendre plus visibles les cultures et les identités locales et par là-même, la durabilité de l'ancrage spatial des sociétés. A considérer que cela s'apparente à des formes de résistance face à l'uniformisation des modes de vie,

¹⁵ - CHOAY F., *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006.

¹⁶ - CHOAY F., *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, p. 108.

¹⁷ - DI MEO G., « Patrimoine et territoire : une parenté conceptuelle, *Espaces et Sociétés*, n° 78, 1995, p. 17-26.

il n'en demeure pas moins que l'*habiter* est un processus continu d'actions permettant aux groupes sociaux d'agir sur leur environnement immédiat en donnant à voir un savoir sur eux-mêmes. En inscrivant leurs référents dans une temporalité longue, les sociétés œuvrent à la construction d'un sentiment d'appartenance aux lieux. C'est dans le croisement des formes matérielles et immatérielles de l'*habiter* que se construit le sens donné à l'espace et au vécu quotidien. Parmi les multiples facettes de l'*habiter*, figure la rencontre du local et du global; autrement dit, l'interférence d'une multiplicité de milieux sociaux dans des espaces à géométrie variable. Car s'il est clairement reconnu que les individus et les groupes ne peuvent se définir que par rapport à d'autres individus et d'autres groupes, il est évident également qu'aucune identité n'est fermée sur elle-même et sa réalisation se trouve dans les rapports qu'elle entretient avec d'autres identités : « les sociétés ne peuvent être pensées ni analysées comme des totalités closes, des ensembles finis de rapports sociaux localisés, inaltérables, des totalités murées sur elles-mêmes par leur identité particulière et peuplées d'individus partageant les mêmes représentations et les mêmes valeurs, incapables d'agir sur eux-mêmes ni sur les rapports qu'ils entretiennent entre eux et avec la nature¹⁸ ». L'habitat et l'*habiter* n'échappent à cette réalité. Il s'agit d'un enjeu majeur, celui de l'introduction de la subjectivité dans la fabrication des villes et de la mise en relation des sociétés avec leur milieu.

BIBLIOGRAPHIE

- ASCHER F., *Métapolis ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- BAUMAN Z., *Le présent liquide*, Paris, Seuil, 2007.
- BOURDIEU P., *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
- BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève/Paris, Droz, 1972.
- BOURDIN A., *La question locale*, Paris, PUF, 2002.
- CASTELLS M., *Les sociétés en réseaux*, Paris, Fayard, 1998.
- CHOAY F., *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006.
- CHOAY F., *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992.
- CLAVEL M., « Eléments pour une nouvelle réflexion sur l'habiter », in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. LXXII, Paris, janvier-juin 1982, p. 17-32.
- COHEN E., « La mondialisation : un fait social total », *Sociétal*, avril 2001.

- DE CERTEAU M., *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990.
- DI MEO G., « Patrimoine et territoire : une parenté conceptuelle », *Espaces et Sociétés*, n° 78, 1995, p. 17-26.
- DRIS N. (dir.), « Espace public et espaces publics en Méditerranée. Nouvelles pratiques, nouveaux enjeux », *Les Cahiers d'EMAM*, CNRS-CITERES, Automne 2015.
- DRIS N. (dir.), *Patrimoines et développement durable. Ressources, enjeux, lien social*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- DRIS N. (dir.), *Territoires et territorialité. Regards pluridisciplinaires*, Innovations et sociétés n°3, Paris, L'Harmattan, 2007.
- DRIS N., « L'espace habité : sens, usages, méthodes », *TIGR*, vol. 30, n° 119-120, p. 177-185, 2006.
- DRIS N., *La ville mouvementée. Espace public, centralité, mémoire urbaine à Alger*, Paris, L'Harmattan, Coll. du CEFRESS, 2001.
- ELIAS N., *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991.
- GIDDENS A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- GODELIER M., *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 2007.
- HALL E.T., *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1966.
- HANNERZ U., *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983.
- LEFEBVRE H., *Espace et politique*, Paris, Anthropos, 1972.
- LEFEBVRE H., *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'Arche, 1961.
- PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNES C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007.
- SASSEN S., *La globalisation. Une sociologie*, Paris, Gallimard, 2009.
- SEGAUD M., *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, A. Colin, 2007.
- SIMMEL G., *Sociologie. Etude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999.
- URRY J., *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie*, Paris, A. Colin, 2005.

¹⁸ - GODELIER M., *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 26.